

## Femmes séduisantes et femmes malfaisantes; les filles-fleurs de la forêt et les créatures des eaux dans le *Roman d'Alexandre*

Le *Roman d'Alexandre* n'est pas seulement le récit enthousiaste de conquêtes guerrières. Quelques figures féminines y apparaissent de loin en loin. Même si elles restent des silhouettes à peine entrevues, même si elles n'occupent pas une grande place dans l'économie du récit, certaines d'entre elles méritent de retenir l'attention.

Nous laisserons de côté ici le personnage de Candace, qui n'offre pas grand mystère, ainsi que les Amazones, dont la virilité a déjà suscité des analyses<sup>1</sup>. Nous limiterons notre enquête à deux types de femmes à la fois séduisantes et troublantes, qui sont manifestement des êtres de l'Autre Monde. Au sein de la tradition française elles ne se rencontrent que dans le texte le plus riche, la rédaction d'Alexandre de Paris, mais sur le sol germanique, elles sont présentes chez Lamprecht<sup>2</sup>. Sans nous interroger ici sur les sources, observons donc

1 — Sur les Amazones on peut consulter W. Lederer, *La peur des femmes*, Paris, 1980, p. 100-103 ; M. Gosman, « L'élément féminin dans le *Roman d'Alexandre* : Olympias et Candace », in *Court and Poet, Proceedings of the Third Congress of the International Courtly Literature Society*, Liverpool, 1981, p. 167-176 ; A. Petit, « Le traitement courtois des Amazones dans les romans antiques : *Eneas*, *Troie*, *Alexandre* », dans *Le Moyen Age*, t. 89, 1983, p. 63-64. R. Boyer, « Femmes viriles », in P. Brunel, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, 1988, p. 593-596.

2 — J'utiliserai l'édition *The Medieval French « Roman d'Alexandre »*, vol. II, *Version of Alexandre de Paris*, text. ed. by E.C. Armstrong, D.L. Buffum, L.F.H. Lowe, Princeton, 1937. Les variantes n'ont malheureusement pas été imprimées et ne le seront sans doute jamais. Mais on tire profit du vol. VI, *Version of Alexandre de Paris, Introduction and Notes to Branch III*, by A. Foulet, Princeton, 1976 : cf. p. 48 pour l'épisode des femmes aquatiques et p. 52-54 pour celui

que mise à part une interpolation dans la version J3 de l'*Historia de Proeliis*, ces créatures sont absentes des rédactions antérieures, comme le *Pseudo-Callisthène* ou l'*Historia de Proeliis* sous sa forme classique, comme le texte français en décasyllabes, et aussi des textes postérieurs, comme l'*Alexandre anglo-normand* ou la mise en prose<sup>4</sup>. Dans le domaine français, pour les «filles-fleurs» seule l'ample version d'Alexandre de Paris doit nous retenir.

L'examen commencera d'abord par les singulières femmes de la forêt, ravissantes et déconcertantes pour l'armée d'Alexandre. Il se poursuivra avec les femmes des eaux, qui unissent à la fois fascination et perte. Les unes et les autres ont une beauté attirante. Elles s'offrent au premier venu sans la moindre vergogne. Mais ces créatures surnaturelles, peu ou prou, ont quelque chose d'inquiétant. Ce ne sont pas seulement des femmes spontanées et innocentes. Il y a en elles une profondeur troublante. Pourquoi leur attitude provocante ? Pourquoi leur sexualité débridée ? Qu'est-ce qui se cache derrière leurs conduites faciles et leurs prompts amours ?

## Les «filles-fleurs» de la forêt

Commençons par ces femmes de rêve qu'on appelle communément les «filles-fleurs». Cette dénomination est depuis longtemps en usage. Dans son édition de Lamprecht Kinzel parle de «Mädchenblumen» et dans ses observations sur la branche III du *Roman d'Alexandre A. Foulet* de «Flower-Maidens». Même si l'on peut discuter de la justesse du terme, propagé par la critique musicale depuis Wagner (bien que le texte du *Parsifal* dise simplement *Zaubermädchen* et plus couramment *Mädchen*), nous userons nous aussi de ce mot à la fois com-

des filles-fleurs. L'édition Michelant, faite d'après le ms. fr. 786 de la B.N. de Paris, peut rendre encore des services (Stuttgart, 1846) : pour nos passages voir p. 330 et p. 340-347. Les filles-fleurs se trouvent également dans l'*Alexander* de Lamprecht, éd. K. Kinzel, Halle, 1884, v. 5157-5338.

3 — Pour le *Pseudo-Callisthène* voir A. Abel, *Le Roman d'Alexandre, légendaire médiéval*, Bruxelles, 1955, p. 16-46. Le texte se lit dans l'édition G. Kroll, *Historia Alexandri Magni, recensio vetusta*, Berlin, 1926. Pour l'*Historia de Proeliis* voir l'éd. F. Pfister, *Des Alexanderroman des Archipresbyters Leo*, Heidelberg, 1913, livre III, p. 102-131. On peut aujourd'hui prendre connaissance des diverses rédactions de l'*Historia* grâce aux éditions récentes : *Die Historia de Preliis Alexandri Magni, Synoptische Edition der Rezensionen des Leo Archipresbyter und der interpolierten Fassungen J, J2, J3* (Buch I und II), hrsg. von H.J. Bergmeister, Meisenheim a. Glan, 1975 ; *Historia de Preliis Alexandri Magni, Historia de Preliis, Rezension J2 (Orosius-Rezension)*, hrsg. H.J. Bergmeister, Meisenheim, 1976 ; *Die Historia de Preliis Alexandri Magni, Rezension J3*, hrsg. von K. Steffens, Meisenheim, 1976. Pour la version décasyllabique voir *The Medieval French «Roman d'Alexandre»*, vol. I. *Text of the Arsenal and Venice Version*, ed. Milan S. La Du, Princeton, 1937.

4 — *The Anglo-Norman Alexander (Le roman de toute chevalerie)*, ed. by Brian Foster, 2 vol., London, 1976-1977 (ANTS) ; *Der altfranzösische Prosa-Alexanderroman*, hrsg. von Alfons Hilka, Halle, 1920.

mode et chargé de poésie. L'appellation de « fille végétale de la forêt » ou de créature « tour à tour plante et femme » serait longue et lourde.

Comment se présentent ces personnages, qui apparaissent dans les laisses 192-201 du *Roman d'Alexandre*, aux vers 3333-3550 de la version de Lambert le Tort et Alexandre de Paris ?

1) D'abord, la forêt où elles vivent se révèle un endroit idyllique. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter longtemps sur ce point. Cette forêt appartient aux merveilles de l'Orient. Elle contraste avec les étendues désolées et arides que l'armée d'Alexandre a parcourues. Nul animal nuisible ne semble la fréquenter, ni bête féroce ni reptile ni insecte. D'autre part, la main de l'homme n'a jamais abattu le moindre arbre. L'auteur le note au passage (v. 3289-3290). Il s'agit donc d'une forêt vierge. Pour les hommes du Moyen Âge cela ne veut pas dire que l'endroit soit une jungle impénétrable. L'idée d'une nature généreuse, abondante, pleine de sève et de vie prédomine seule. Des arbres exotiques, des épices, des herbes aromatiques ou médicinales y poussent à foison. Parmi eux il y a des *cherubins* (v. 3302), sans doute des caroubiers<sup>5</sup>. Un peu plus loin Alexandre verra sous un arbre de cette sorte une ravissante jeune femme, digne de devenir ailleurs une reine (v. 3483-3495). L'auteur du roman distingue d'ailleurs la *forest* (v. 3286) et, à l'intérieur, un *vergié* (v. 3299), où se développent des arbres fruitiers. Au sein dudit *vergié* se trouve un *pré* (v. 3305), où croissent les herbes aux vertus merveilleuses et aux parfums à la fois suaves et à eux seuls très efficaces (v. 3307-3324). Sans nous attarder ici à l'examen du détail des plantes citées (la plus extraordinaire est la mandragore, *mandegloire* aux vers 3294-3298), sans relever longuement l'effet plaisant et bienfaisant des herbes qui restituent en une nuit la virginité aux jeunes femmes qui l'ont perdue<sup>6</sup>, remarquons simplement l'effort fait par l'auteur pour donner à cette nature sauvage un aspect ordonné, conforme à l'esprit du temps. Le *locus amoenus* médiéval se présente normalement sous la forme d'un verger<sup>7</sup>, au milieu duquel apparaît fréquemment un petit pré verdoyant. Même si l'on pourrait discuter ici du bien fondé d'un tel ordonnancement, on doit comprendre qu'il traduit chez l'écrivain le désir de peindre une nature parfaite, c'est-à-dire adaptée aux goûts de l'époque. La

5 — Voir Tobler-Lommatzsch, II, 136. Il est question plus loin d'un *vermel cherubin* qui ot la *fuelle* lee (v. 3483). Or précisément le caroubier a des fleurs rouges.

6 — Voir v. 3309-3324. Sur le motif de la guérison miraculeuse on peut comparer avec les hyperboles piquantes des romans courtois. Cf. Ph. Ménard, *Le rire et le sourire dans le roman courtois*, Genève, 1969, p. 640-641.

7 — Cf. E.R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, 1956, p. 226-247 ; D. Thoss, *Studien zum locus amoenus*, Wien, 1972 ; Ph. Ménard, « Jardins et Vergers dans la littérature médiévale » (à paraître en 1990 dans les *Actes des IX<sup>e</sup> Journées internationales d'Histoire médiévale de Flaran*).

présence d'une source au centre du pré (une *fontenele*, v. 3328) est un signe supplémentaire de l'accord de cette évocation avec les habitudes et les rêves du Moyen Âge.

2) Ensuite, le lien des jeunes femmes avec la nature est un des aspects fondamentaux de leur condition. Un examen attentif doit en être fait. Cette forêt, en effet, est peuplée de femmes, toutes jeunes et d'une merveilleuse beauté. Des touches éparses le révèlent. Les vers 3338-3340 et 3372-3384 précisent brièvement leur beauté. L'auteur n'oublie pas de mentionner le charme sensuel de leur corps, puisqu'il parle surtout des yeux, de la bouche, des seins et des flancs. Loin d'être farouches, elles ne pensent qu'à l'amour. C'est dit expressément au vers 3358 : *Mais plus aiment les homes que nule riens vivant*. Elles se donnent aisément au premier venu. L'armée entière d'Alexandre en profite. Notons qu'elles n'apparaissent pas nues. On nous dit qu'elles sont richement habillées (v. 3354) et on nous détaille même certaines de leurs tenues (v. 3380-3384). Pour notre auteur elles ont tout ce qu'il leur faut. Il ne leur manque que des hommes :

Nule riens ne lor faut, ains ont de tout assés  
Fors compaignie d'omes... (v. 3385-3386)

Ces aimables créatures ne sont pas de simples fées, car elles ont un lien étroit, et même biologique, avec la forêt. L'armée d'Alexandre voit d'abord dans le verger une femme sous chaque arbre (v. 3335). On peut supposer que ces jeunes femmes sont légion. De fait, lors de la nuit où elles s'unissent aux soldats d'Alexandre, qu'elles ont préalablement sollicités, on a l'impression que chacun d'entre eux trouve une compagne (v. 3460-3467). Elles sont dès lors aussi nombreuses qu'eux. Mais leur destin les oblige à vivre dans la forêt. Impossible pour elles de s'éloigner de l'ombre des arbres, sans tomber mortes. Le texte le dit clairement :

Qant voient ciaus de l'ost, encontre vont jouant,  
Tant com li ombres dure, car ne pueent avant;  
Ja si poi nel passaissent que mortes chaissent.  
(v. 3355-3358)

Avant d'examiner l'explication donnée par le texte, on peut présenter quelques observations. Ces femmes de la forêt font penser aux nymphes des bois qu'a connues l'Antiquité classique : les dryades, les hamadryades<sup>8</sup>. Elles vivaient dans un paysage forestier. Elles étaient même parfois attachées à un arbre particulier. Certains récits disent qu'elles naissent avec l'arbre qu'elles protègent et meurent en

8 — Voir P. Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1969, p. 173 et p. 320.

même temps que lui<sup>9</sup>. Nous n'avons pas ici cette identification extrême à un arbre. Dans le *Roman d'Alexandre* on voit les limites de leur condition : leur vie ne peut se déployer qu'à l'ombre des arbres. Au-delà du couvert de la forêt, en pleine lumière, elles ne sauraient vivre. On devine la fragilité de ces belles créatures faites pour l'amour et qui doivent attendre la venue d'un étranger, sans jamais pouvoir sortir vivantes du lieu qui leur est assigné par le destin. Pour qu'elles s'épanouissent, il faut qu'on vienne les voir, qu'on les trouve sous la voûte des arbres.

Ces filles de la forêt seraient-elles des esprits de la végétation ? Le grand livre du folkloriste allemand Wilhelm Mannhardt, *Wald- und Feldkult* (Berlin, 1875) parle de l'assimilation de l'homme et de la plante (*Gleichsetzung des Menschen und der Pflanze*, p. 5), consacre des développements aux jeunes femmes silvestres (*Holtz- und Moosfrauen*, p. 74-86), aux esprits des bois (*Waldgeister*, p. 137-154) et d'une manière générale voit dans ces esprits des démons de la végétation<sup>10</sup>. Sans contester l'intérêt des analyses conduites par cet important travail de 646 pages, il me semble n'avoir rien trouvé là, sauf erreur, d'exactement comparable. L'impossibilité de vivre en dehors de la forêt n'apparaît pas du tout, si j'ai bien lu, dans cet ouvrage très savant, mais plutôt orienté vers le folklore germanique. Aucune information non plus dans l'étude classique de Jacob Grimm, *Deutsche Mythologie* (4<sup>e</sup> éd., Gütersloh, 1876), où il est question pourtant des *Waldfrauen* (p. 357-360). Les jeunes femmes du *Roman d'Alexandre* ne sauraient sans doute être assimilées à des esprits de la végétation puisqu'elles sont soumises à la mort si elles transgressent les ordres du destin. Il est vrai qu'elles ont une jeunesse surprenante. Alexandre s'étonne de leur trouver *jovent qui tant lor dure* (v. 3528). A n'en pas douter, elles échappent en partie à la condition humaine, sans être toutefois tout à fait immortelles.

Ces jeunes femmes liées aux arbres et au sol ne sont pas des esprits des bois pour une autre raison, à savoir qu'elles sont de chair, qu'en elles la sensualité est vive. Leur aspect désirable, leur beauté fascinante, leur désir de s'unir à des hommes, tout cela montre qu'il y a en elles une part importante d'humanité. On pourrait, certes, répondre qu'il n'est pas rare dans la littérature médiévale que des fées se donnent à des mortels. C'est même un motif classique des contes. Mais ici manque à ces personnages bien des pouvoirs surhumains pour qu'on puisse voir en elles des fées. Il faut donc mettre au compte de l'humaine condition cette sensualité qui les emplit. Pour une part, elles sont femmes.

9 — P. Grimal, *op. cit.*, p. 173.

10 — Tout le chapitre IV est intitulé *Anthropomorphe Wald- und Baumgeister als Vegetationsdämonen*, p. 311-421. Voir aussi sur les esprits des bois Süth Thompson, *Motif Index*, F 441.

Aux yeux de notre auteur, elles ont encore un autre caractère : elles sont aussi des plantes.

A l'entree d'yver rencontre la froidure  
 Entrent toutes en terre et muent lor faiture ;  
 Et qant estés revient et li biaux tans s'espure,  
 En guise de flors blanches viennent a lor droiture.  
 Celes qui dedens naissent s'ont des cors la figure,  
 Et la flors de dehors si est lor vesteüre... (v. 3531-3536)

La belle trouvaille de notre auteur ou plutôt de sa source, c'est d'avoir fait de ces créatures des êtres hybrides, à la fois femmes et plantes. Etant soumises au grand cycle de la végétation, elles rentrent sous terre en hiver et refont surface à la bonne saison. Nous sommes ici au cœur d'une rêverie poétique de germination et de floraison, de transmutation et de permanence.

Lorsqu'elles s'enfoncent dans le sol, elles perdent leur aspect extérieur et leur nature féminine. Le texte parle de « métamorphose » : *muent lor faiture*. Elles participent alors pleinement à la vie souterraine des plantes. Elles sont peut-être devenues des racines ou des graines. Il faut attendre leur retour à la lumière pour qu'elles recouvrent la condition humaine. Troublante ambiguïté de leur double nature !

On remarquera que l'explication donnée à la fin de la scène semble contredire ce qui a été dit auparavant sur le costume des jeunes femmes. Antérieurement il était indiqué qu'elles portaient les vêtements habituels du monde aristocratique, des *pailes roés* (3382), des habits faits avec des étoffes précieuses (3383). Maintenant on nous parle de leur apparition à la surface du sol sous forme d'une corolle de fleur blanche. La forme humaine se découvre alors à l'intérieur et les pétales servent de vêtements. Il y a là une petite divergence, sans qu'on puisse taxer l'auteur d'inconséquence. En effet, l'enveloppe florale peut être limitée à la naissance. On pourrait imaginer que cette parure devient inutile une fois que la femme a atteint la maturité, qu'elle est pleinement entrée dans la condition humaine et qu'elle marche. Ou encore que les vêtements ne sont d'étoffe qu'en apparence et que la généreuse Nature leur donne une vêtue sans le secours des tailleurs.

Nous ne savons rien de ce qu'elles deviennent dans les entrailles profondes de la terre. La part humaine de leur nature tombe-t-elle en léthargie ? Contentons-nous d'estimer que c'est la face nocturne de leur être. Mais nous devinons qu'au cours de leur vie sur terre, au grand jour, elles gardent un lien ombilical avec la terre nourricière. C'est sans doute pour cela qu'il leur est impossible de quitter la forêt où elles sont nées. Certes, l'auteur les dépeint en train de se promener. Elles ne sont pas fixées au sol, immobiles comme des plantes. Mais elles ne sauraient aller très loin. A plusieurs reprises à leur

sujet revient le mot *ombre*<sup>11</sup>. Sans conteste elles sont des filles de l'ombre, elle qui vivent sous le couvert des branches, en symbiose avec la terre et l'éternel rythme des saisons. En rentrant périodiquement dans les profondeurs du sol, elles échappent, semble-t-il, au vieillissement et à la mort. D'où l'éternelle jeunesse de cette multitude de femmes, remarquée par Alexandre, ainsi que l'absence de sépultures en ce lieu (v. 3528-3529). Lors de leur vie sur terre elles n'ont aucune difficulté à se nourrir. Le texte suggère clairement qu'elles ont tout ce qu'elles veulent dans la journée, sans attendre. On ne nous en dit pas plus. Cela suffit pour qu'on comprenne qu'elles disposent d'un certain pouvoir surnaturel à la façon des personnages féériques ou bien qu'elles ne s'alimentent pas comme les simples mortels. Il n'y a d'ailleurs pas contradiction entre les deux explications. Lors des quelques jours passés en leur compagnie par les soldats d'Alexandre, l'apparition miraculeuse de la nourriture révèle le pouvoir prodigieux de ces femmes (v. 3468-3476). L'auteur n'insiste guère là-dessus. Mais il est question, au passage, d'enchantement et d'automates (v. 3338-3348). Voilà qui permet de deviner que nous sommes bien dans un pays de merveilles.

Les jeunes femmes du *Roman d'Alexandre* sont très différentes, malgré les apparences, des filles-fleurs de Wagner. Certes, dans le *Parsifal* les séduisantes créatures du jardin de Klingsor sont « vêtues comme des fleurs et paraissent des fleurs »<sup>12</sup>. Certes, elles aussi elles, ne songent qu'à l'amour et cherchent à séduire Parsifal avec une charmante insistance. Mais elles n'existent ainsi que par la magie de Klingsor qui a transformé d'authentiques fleurs en femmes<sup>13</sup>. Leur apparence capiteuse relève donc de l'art des simulacres. Très vite, en outre, elles se fanent. Lorsque le château de Klingsor s'effondre, le jardin devient aussitôt un désert (*Der Garten ist schnell zur Einöde*) et toutes ces splendides créatures ont perdu la vie : on ne voit plus sur le sol aride que des fleurs séchées<sup>14</sup>. Ainsi donc nous sommes très loin de l'alternance périodique et de la transmutation constante qui affectent au gré des saisons l'existence des filles de la forêt. Les différences entre les deux textes l'emportent sur les ressemblances.

11 — Voir les vers 3503 et 3514.

12 — *Parsifal, L'Avant-scène Opéra*, 1982, p. 79 (*in ihren Blumengewändern, selbst als Blumen erscheinend*).

13 — *Op. cit.*, p. 79.

14 — *Op. cit.*, p. 93 (*verwelkte Blumen verstreuen sich auf dem Boden*).

## Les femmes aquatiques

Les femmes de la forêt étaient liées indissolublement à la terre. Mais il existe aussi des créatures féminines qui vivent dans l'eau. Elles semblent plus aisées à comprendre, mais posent pourtant quelques problèmes.

1) L'armée d'Alexandre les rencontre au bord de l'Océan (v. 2896), c'est dire dans un décor impressionnant. Elles se tiennent sur le rivage : *Sor la rive de l'eaue el ros et el sablon* (v. 2899). Mais leur lieu de séjour, c'est l'élément liquide. Le texte ne nous le cache pas : *En l'eaue conversoient a guise de poisson* (v. 2904). Plusieurs traits les définissent : d'abord, leur grande beauté (v. 2910), ensuite leur complète nudité (v. 2905) et les cheveux qui leur servent de vêtements (v. 2908). Ce dernier point appelle un bref commentaire. Il va de soi que les cheveux sont très longs pour pouvoir remplir cette fonction. On peut songer aux représentations de Marie l'Égyptienne dans l'art médiéval<sup>15</sup>, elle aussi couvrant sa nudité par une chevelure tombant jusqu'aux pieds. D'autre part, on doit se souvenir que pour une femme exhiber ses cheveux, c'est à l'époque des guimpes un signe de coquetterie, une avance faite aux hommes, une preuve de sensualité. Enfin, un détail curieux doit être relevé. Le texte indique que les cheveux de ces femmes de l'eau brillent comme des plumes de paon (*Li chevel lor luisoient com pene de paon*, v. 2907). Cet éclat de la chevelure peut être interprété comme une séduction supplémentaire, sans doute comme la marque d'une origine surnaturelle. Les êtres de l'Autre Monde ont parfois un aspect resplendissant.

Ces femmes sont naturellement des séductrices. La nudité, les cheveux épandus, le fait qu'elles ne s'enfuient pas lorsque de petits groupes d'hommes s'approchent d'elles (v. 2912-2915), l'union sexuelle qu'elles acceptent avec plaisir (v. 2916), autant de traits significatifs. Mais ces créatures si belles et si attirantes sont des ennemies des hommes. Quand les guerriers qui se sont approchés d'elles se trouvent épuisés des étreintes, elles les entraînent dans l'eau et les étouffent : *Tant les tiennent sor eles qu'eles les estaignoient* (v. 2921).

Ces femmes aquatiques font tout de suite penser aux sirènes. Certes, elles fréquentent le même milieu marin et comme les sirènes elles ont de la beauté, de la séduction, de la perfidie et l'invincible besoin de tuer l'amant qu'elles ont eu entre leurs bras<sup>16</sup>. Mais plusieurs

15 — Voir L. Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, t. III, *Iconographie des saints*, t. 2, G-O, Paris, 1958, p. 885-886.

16 — Sur les sirènes on peut consulter Ch. Picard, « Néréides et Sirènes, Observations sur le folklore hellénique de la mer », dans *Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes de Gand*, 1938, p.

traits les opposent : d'abord, elles ne chantent pas ; d'autre part, elles sont dépourvues des ailes des harpies aussi bien que de la queue de poisson des êtres vivant en milieu marin. Dans leur morphologie il n'y a aucun élément qui les éloigne de l'humanité pour les faire entrer dans le monde des animaux. L'influence de la légende des sirènes s'est peut-être exercée sur notre auteur. Il se peut aussi que son imagination ait suivi la même pente que celle des vieux maîtres anciens. L'attraction pour le charme de l'eau et aussi l'inquiétude devant les périls de la mer sont à la racine du mythe des sirènes. Cette création appartient à l'imaginaire des navigateurs, de tous ceux qui ont dû cingler sur des flots hasardeux. Il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au bout du rêve et d'imaginer la femme-oiseau ou la femme-poisson pour éprouver l'appréhension que portent en eux tous les marins. Il n'est pas indispensable non plus de prêter des chants à la femme aquatique pour que l'âme des voyageurs soit troublée. Il suffit de voir ces femmes pour être attiré par leur beauté et leur nudité.

On remarquera que dans le *Roman d'Alexandre* les femmes des eaux se tiennent sur le rivage, monde intermédiaire entre la mer et la terre, mais qui relève d'avantage de l'élément solide. Les aventures galantes de ces créatures ont lieu sur la terre ferme. La présence de l'eau leur permet à la fois la nudité et une fuite rapide. Le rivage leur donne un cadre commode pour leur ébats avec les passants. L'eau ne s'y serait guère prêtée. La sensualité active dont elles font preuve paraît un trait consubstantiel de leur nature profonde. Telles Vénus Anadyomène, elles sortent des eaux. Comme Vénus, elles incarnent le désir. Elles le suscitent chez les autres. Elles l'éprouvent, semblent-ils, elles-mêmes, puisqu'elles ont une attitude provocante en s'exposant nues sur le rivage.

2) La grande question est de savoir ce qu'elles veulent vraiment, pourquoi elles entraînent le malheureux amant dans les flots afin de le tuer, pourquoi Eros et Thanatos sont ici intimement liés. On pourrait sans doute écrire tout un livre sur ces problèmes inquiétants et peut-être insolubles. A parcourir l'ouvrage de Wolfgang Lederer, *La peur des femmes* (Paris, 2<sup>e</sup> éd., 1980), on trouve maintes évocations et maintes réflexions sur les femmes fatales dans les légendes et l'histoire<sup>17</sup>.

125-153 ; E. Faral, « La Queue de poisson des sirènes », dans *Romania*, t. 74, 1953, p. 433-506 ; O. Touchefeu-Meynier, « De quand date la sirène-poisson ? » dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, t. 4, 1962, p. 452-459 ; S. Consoli, *La candeur d'âme d'un monstre, essai psychanalytique sur le mythe de la sirène*, Paris, 1980 ; A. Lermant-Parès, « Les sirènes de l'Antiquité », in P. Brunel, *Dictionnaire des mythes littéraires*, p. 1235-1239. Un très bon répertoire de sirènes se trouve dans la thèse de Claude Lecouteux, *Les monstres dans la littérature allemande du Moyen Âge*, Göttingen, 1982, t. 2, p. 161-163. Sur les créatures des eaux entraînant un mortel dans les flots voir Stith Thompson, *Motif Index*, F. 4204.2.2.

17 — Par exemple, « Frau Welt, le parfum de la pourriture », p. 37-43, « Dents assassines », p. 44-51, « Demoiselles vénéneuses et dames mortifères », p. 52-59, etc. Le livre de Lederer

Sans se perdre au milieu du tourbillon des hypothèses contradictoires, on se bornera ici à quelques brèves considérations, réduites à l'essentiel.

Il faut repousser, de prime abord, une interprétation purement symbolique, qui reste, semble-t-il, à la surface des choses. Soutenir que les femmes aquatiques ne sont qu'une image des périls de la mer qui menacent tous les navigateurs, c'est sans doute rendre compte du fait que ces créatures qui s'exposent sur le rivage font précisément périr leurs amants en mer, mais c'est glisser fâcheusement sur l'union intime de l'amour et de la mort.

Prétendre que le récit a simplement une visée morale et que l'histoire n'a été inventée que pour détourner les hommes de céder aux embrassements des inconnues qui cherchent à les séduire, c'est se méprendre sur le sens profond des antiques légendes. Le sens moral est second. On a d'abord rêvé à une créature des flots à la fois attirante et fatale, on a suivi la pente des songes, sans vouloir donner une leçon de sagesse.

Pourquoi ces femmes décident-elles de tuer promptement leurs amants ? Quels mobiles les poussent ? On doit écarter à mon avis, des explications qui ne s'accordent ni avec l'orientation du récit ni avec l'esprit du temps. Il serait peu raisonnable d'affirmer qu'elles seraient insatisfaites de l'ardeur amoureuse des mâles ou déçues de leur prompt lassitude. De même, l'idée que la cruauté aviverait leur sensualité paraît peu admissible. Cléopâtre, dit-on, faisait assassiner ses amants d'une nuit. Mais comme les femmes des eaux sont seules sur le rivage et qu'ensuite elles repartent dans les flots, il n'y a guère de témoins gênants.

Il faut invoquer d'autres raisons. Voudraient-elles châtier ceux qui se sont emparés d'elles ? Auraient-ils commis un acte impie, violé un tabou ? On n'en a pas l'impression au vu de la scène. Aucune menace ne plane sur l'union sexuelle. Certes, il est parfois fâcheux d'avoir une liaison avec une créature surnaturelle, mais pour la mentalité médiévale cela ne semble pas en soi un crime exigeant la peine capitale.

Doit-on penser que ces femmes veulent emporter les hommes avec elles sous les flots, dans leurs sombres demeures et qu'elles doivent dès lors les tuer ? On ne saurait repousser absolument cette explication. Elle n'est pas, toutefois, suggérée par le texte. On pourrait aller

a été originellement publié à New York sous le titre *The Fear of Women*. Sur la demoiselle vénéneuse voir aussi Cl. Thomasset, *Une vision du monde à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Commentaire du dialogue de « Placides et Timeo »*, Genève, 1982, p. 73-108. On notera que le motif de la femme aquatique, belle et perfide, se retrouve dans la rédaction en prose du *Roman d'Alexandre*, éd. Hilka, p. 225. Il y est dit en une ligne que les femmes qui *abitent en aighes font tant gesir les hommes a eles que l'ame lor part du cors*, p. 225. Comme on voit, l'attitude féminine n'est pas la même dans le texte en vers et dans la version en prose.

même plus loin et affirmer que pour elles l'union sexuelle est un piège, un leurre fait pour duper l'homme. Elles ne se réalisent vraiment que dans le meurtre final. Ce seraient des femmes cruelles, des monstres femelles comme il en a existé dans la mythologie antique, tels Echidna, Charybde, Scylla et quelques autres. Cette interprétation, la plus terrible de toutes, a peut-être trop de subtilité pour être vraie et trop de noirceur pour être prêtée à toutes les filles de l'eau.

Mieux vaut croire peut-être qu'elles prennent autant de plaisir dans l'amour physique que dans l'homicide. Pour les hommes qui succombent aux embrassements des femmes du rivage Thanatos succède vite à Eros. Une fois l'étreinte terminée, elles se débarrassent du partenaire comme fait la mante religieuse. L'homme est désormais inutile. Elles jettent sur lui un regard indifférent et même méprisant. Pourquoi l'épargner ?

Quoi qu'il en soit des raisons profondes de cette union d'Eros et de Thanatos, persiste l'image de la femme destructrice, de l'amante criminelle. On peut estimer que le *Roman d'Alexandre* nous en donne une intéressante illustration.

Des observations qui précèdent on peut tirer quelques conclusions. Entre les femmes de la forêt et celles du rivage les différences sont très visibles. Les unes sont bienfaisantes, les autres maléfiques. La peur éprouvée par l'homme face à la femme est trop répandue pour qu'on s'étonne de la seconde image. On pourrait facilement citer d'autres êtres féminins très inquiétants parmi les monstres rencontrés par Alexandre en Orient<sup>18</sup>. C'est ici un pur hasard si les femmes aimables sont des émanations de la terre et si les malfaisantes appartiennent au monde de l'eau. Il n'y a pas dans l'imaginaire de valeur infailliblement positive attribuée au sol et de signe nécessairement négatif pour l'élément liquide.

Des traits communs les réunissent : beauté prodigieuse, séduction efficace, extrême facilité à se donner aux passants. A n'en pas douter, ces créatures ressemblent aux fées et ne s'embarrassent d'aucun préjugé. Elles ne sont retenues par aucune règle morale ou religieuse. Elles incarnent le plaisir physique promptement offert, les aventures de rencontre dans le cadre d'une nature accueillante.

Quelles que soient les sources de ces représentations, qu'elles remontent à l'Antiquité ou qu'elles proviennent de l'Orient<sup>19</sup>, qu'elles

18 — Ainsi les *coluevres bendeas* (v. 1450) à figure de femme (*Visages ont de femmes, molt sont lait figurees*, v. 1451). Elles ont de grandes crinières blondes qui tombent sur leurs épaules. Comme on sait, le lien de la femme et du serpent est ancien dans l'imaginaire des hommes.

19 — Il est peu vraisemblable que l'auteur français ait tiré de son imagination l'épisode des filles-fleurs. Dans son étude *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Âge*, Paris,

aient été inventées par l'auteur médiéval ou par une de ses sources, ces créations sont empreintes d'une étrange poésie. Il y a dans ces récits quelque chose qui dépasse les individus : le puissant lien de ces femmes avec un des quatre grands éléments constitutifs du monde. Les femmes de la forêt sont des émanations du sol, de la terre nourricière ; les autres sont immergées dans l'élément liquide. Leur nature participe au milieu dans lequel elles vivent. Les premières ne peuvent guère s'éloigner du sol où elles poussent à chaque printemps, les secondes ont l'inconstance et les cruels caprices de la mer. Plus encore, il semble que leur être profond est hybride. Les femmes de l'eau ne sont pas de simples baigneuses. Elles glissent et fuient comme les Néréides antiques. Elles sont des filles de la mer, des êtres d'une autre nature que les simples mortelles. Leur vrai milieu de vie n'est pas le rivage, où elles séjournent épisodiquement. Elles appartiennent au monde des flots. Elles incarnent toutes les séductions, toutes les roueries et les mortels périls de la mer.

L'hybridation est bien plus visible chez les femmes-plantes, qui possèdent une double nature, celle du végétal en symbiose avec la terre et celle de l'humaine condition. Il faut se souvenir de cette perpétuelle tentation du mélange des espèces dans l'imagination médiévale. Les drôleries qui illustrent les bordures de pages des manuscrits en donnent beaucoup d'exemples<sup>20</sup>. On voit précisément parfois des bustes féminins qui prennent appui sur des bases végétales<sup>21</sup>. Les entre-lacs de feuillage ne sont pas rares. Baltrusaitis en a relevé beaucoup.

1862, t. 2, p. 182, P. Meyer estime que l'histoire vient de l'Orient. A. Abel (*op. cit.*, p. 10) croit également que notre trouvère n'a pas inventé l'histoire. Il serait simplement un adaptateur. On aurait là un écho des *houri* des récits anté-islamiques.

L'article d'E. García Gomez, « La forêt aux pucelles », dans *Boletín de la Real Academia de Historia*, t. 90, 1927, p. 197-215 est assez décevant. Le texte arabe allégué, *La perle*, évoque des jeunes filles nues, vêtues de leurs cheveux, confinées dans une île. Elles s'offrent spontanément aux visiteurs, mais n'ont pas une origine végétale. A. Hilka, a joliment découvert une référence arabe aux femmes nées des arbres chez Masudi au Xe siècle de notre ère. Il a remarqué aussi dans la rédaction J3 de l'*Historia de Proeliis* une interpolation intéressante à ce sujet. Elles naissent dans les branches des arbres. Si elles quittent l'ombre des arbres, elles meurent. Alexandre s'en rend compte lorsqu'il veut en emmener une : *Quam cum traxisset ab umbra arboris, videbatur mori et deficere*. Le texte dit qu'elles naissent dans les fleurs des arbres. On a l'impression qu'elles vivent habituellement dans les branches des arbres plus que sur le sol. Voir la note de Hilka dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 53, 1931, p. 211-212. Je n'ai pas retrouvé le passage dans l'édition de Karl Steffens, *Die Historia de Proeliis Alexandri Magni*, Rezension J3, Meisenheim, 1975. On notera qu'une importante note de K. Kinzel dans son éd. de l'*Alexandre de Lamprecht* (p. 497, note au v. 5147) rassemble divers témoignages orientaux sur cette légende.

A. Foulet a noté que la source de l'épisode des femmes aquatiques se trouve dans l'*Epistola Alexandri ad Aristotelem*, éd. Kuebler, p. 218, 7-8 et 219, 6-16 de son éd. de Julius Valerius, Leipzig, 1888. Sauf erreur, le passage ne figure pas dans l'édition récente de W.W. Boer, *Epistola Alexandri ad Aristotelem*, Meisenheim, 1973 (Beiträge zur Klassischen Philologie 50).

20 — Voir J. Baltrusaitis, *Réveils et prodiges, Le gothique fantastique*, Paris, 1960, p. 197-235 ; Lilian M.C. Randall, *Images in the Margins of Gothic Manuscripts*, Berkeley, 1966, p. 111-128 (index des hybrides).

21 — Par exemple, Baltrusaitis, *op. cit.*, p. 215, fig. 14.

De même qu'il y a parfois des monstres issus d'un mélange d'humanité et d'animalité comme les mantichores<sup>22</sup>, de même dans la pensée médiévale il a pu y avoir des assemblages bizarres faits d'un croisement de végétal et d'humain.

Mais l'auteur du *Roman d'Alexandre* n'est pas allé aussi loin dans le rêve que les enlumineurs des images grotesques. Il n'a pas clairement mélangé les règnes. Il les fait alterner successivement. Les femmes des bois semblent quasiment d'authentiques femmes lorsqu'elles accueillent l'armée d'Alexandre. Nul ne soupçonnerait leur étrange origine. Quant aux femmes du bord de l'eau, on les prendrait aisément pour de simples mortelles. On en devine la raison. Le mélange aberrant des espèces inquiète la raison. Quelques touches furtives de fantastique suffisent à notre conteur pour faire sentir l'obscur profondeur du monde. Il préfère mettre l'accent sur l'humanité de ces personnages plutôt que sur leur monstruosité. Il ne dirait pas avec Nerval « Chaque fleur est une âme à la Nature éclore ». Il ne soutiendrait pas avec le même poète :

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;  
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières  
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres<sup>23</sup>.

Autrement dit, chez lui point de croyance à la métempsychose, point de divinisation de la matière. Tout au contraire, une tendance à effacer l'idée de la confusion des espèces, à estomper les aspects trop inquiétants des bizarreries de la Nature, à humaniser les êtres ambigus. Ainsi il les rapproche de nous, sans abolir complètement leur inquiétante étrangeté.

Philippe MENARD  
*Université de Paris-Sorbonne*

22 — Voir Florence Mc Culloch, *Mediaeval Latin and French Bestiaries*, Chapel Hill, 1962, p. 142.

23 — *Chimères*, Vers Dorés, v. 12-14.